

Bas-relief des 7 personnages. Béja. Tunisie

Au centre: Bonchor occupe la place d'honneur tenant à la main une sorte de sceptre.

A sa droite:

- Vihinam: vêtue d'une longue cape semble présider aux accouchements
- Macurgum: accoudé à un bâton autour duquel s'enroule un serpent, évoquant Esculape
- Macurtam: un cavalier

A sa gauche:

- Varsissima: vêtue d'une longue cape n'a pas d'attribut
- Matilam: devant lequel gît un bélier sacrifié

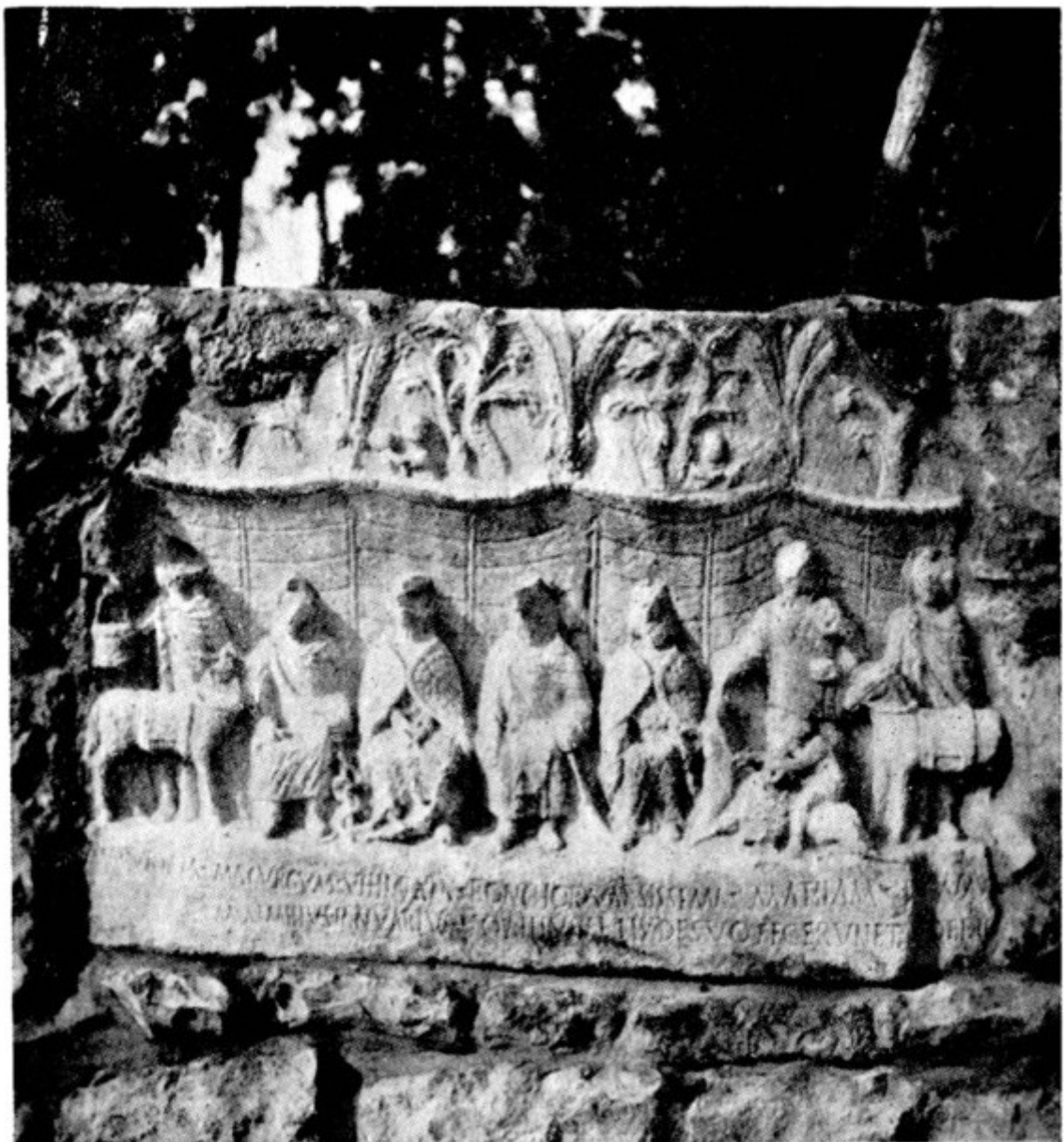
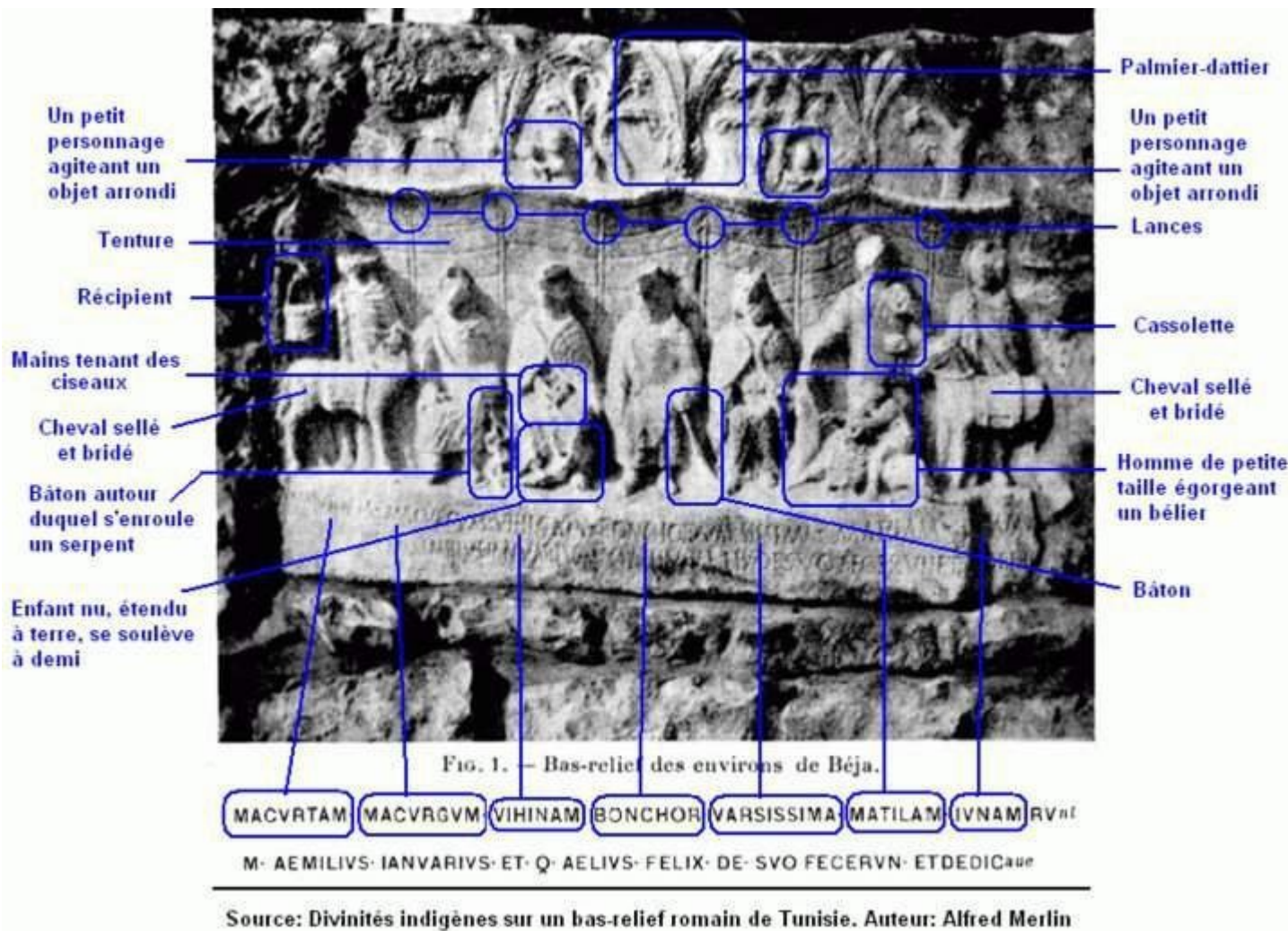


FIG. 1. — Bas-relief des environs de Béja.



Divinités indigènes sur un bas-relief romain de la Tunisie

Merlin, Alfred. Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Année 1947. Volume 91. Numéro 2

COMMUNICATION

DIVINITÉS INDIGÈNES SUR UN BAS-RELIEF

ROMAIN DE LA TUNISIE,

PAR M. ALFRED MERLIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE.

M. Charles Saumagne, à qui nous avons dû en 1944 l'identification du site de *Zama Regia*¹, a bien voulu me faire connaître un monument qui est certainement un des plus importants bas-reliefs romains qu'ait livrés le sol de l'Afrique du Nord, malgré les énigmes que pose son interprétation. Il m'en a adressé une description minutieuse, un estampage, une photographie malheureusement assez petite et un croquis établi par ses soins ; il a joint à son envoi un commentaire où j'ai puisé de précieux renseignements et je ne saurais trop le remercier de l'amicale insistance qu'il a mise à me demander de vous présenter cette curieuse œuvre de sculpture.

Le monument, trouvé à 500 m. environ au Nord-Est de la ruine n° 130 sur la feuille de Béja dans l'*Atlas archéologique de la Tunisie*, est aujourd'hui conservé dans le jardin du Contrôle civil de cette ville, où M. Clément, contrôleur civil, l'a fait transporter pour en assurer la sauvegarde. La pierre, haute de 1 m. 01, longue de 0 m. 98, est occupée dans sa partie supérieure sur 0 m. 88 par un bas-relief, au-dessous duquel sur 0 m. 13 règne un bandeau qui est en retrait à ses deux extrémités, d'une manière plus marquée à droite qu'à gauche, et qui porte, en lettres de 0 m. 03, une inscription de deux lignes ainsi conçue :

MACVRTAM·MACVRGVM·VIHINAM·BONCHOR·VARSISSIMA·MATILAM·IVNAM RV^{nt}
M·AEMILIVS·IANVARIVS·ET·Q·AELIVS·FELIX·DE·SVO FECERVN·ETDEDICA^{ue}

Le retrait de la pierre, à l'extrémité droite, a troublé le lapicide au point qu'à la première ligne, il n'a pas donné toute la netteté désirable à la lettre initiale du dernier mot,

1. *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1941, p. 445 et suiv.

qui est cependant bien plutôt un I qu'un L, *Iunam* que *Lunam* ; à la seconde ligne, la place manquant pour la fin de *dedicaverunt*, il a casé comme il a pu la dernière syllabe du mot en plus petits caractères dans l'interligne.

Deux hommes, dont les noms sont romains, mais qui, à cause de la forme même de leurs noms et de l'absence de tout titre, devaient appartenir aux couches populaires, ont fait sculpter à leurs frais et ont dédié les images de divinités que l'inscription énumère et qui sont représentées au-dessus du texte épigraphique ; ces images sont encore, dans l'ensemble, assez bien conservées, malgré les mutilations dont elles ont été victimes et qui portent notamment sur les visages devenus presque tous informes. Sept personnages apparaissent de face et sont séparés d'un jardin situé derrière eux par une tenture qui est suspendue, à intervalles réguliers, à trois palmiers émergeant au-dessus d'elle et dont les bouts étaient accrochés sur les bords du relief, nous ne savons au juste comment, car la pierre est incomplète à gauche et davantage encore à droite. Devant cette tenture, les personnages sont rangés côte à côte ; entre eux de hautes lances —, dont il est difficile de dire si elles appartiennent aux personnages mêmes qui les auraient plantées verticales, chacun à sa droite, un peu en arrière, ou si elles répondent à l'intention de délimiter effectivement des registres, — déterminent comme sept compartiments ayant à peu près même largeur (0 m. 11 à 0 m. 13)¹ dont chacun est occupé par une des figures (fig. 1).

A l'une et l'autre extrémité, un cavalier pied à terre se dresse debout derrière sa monture, tournée de profil vers le centre, immobile, sellée et bridée ; il porte un manteau court, retenu par une fibule sur l'épaule droite, qui dégage le bras de ce côté et couvre toute la partie gauche du corps. De ces deux divinités, celle de gauche, la première de la

1. L'avant-dernier à droite mesure 0 m. 18 ; un huitième compartiment, à l'extrémité gauche, compte 0 m. 05.

rangée, tend latéralement le bras droit, qu'elle ploie à demi et élève à hauteur de son épaule un récipient cylindrique, panier, chaudron ou situle, qui pend à une grande anse

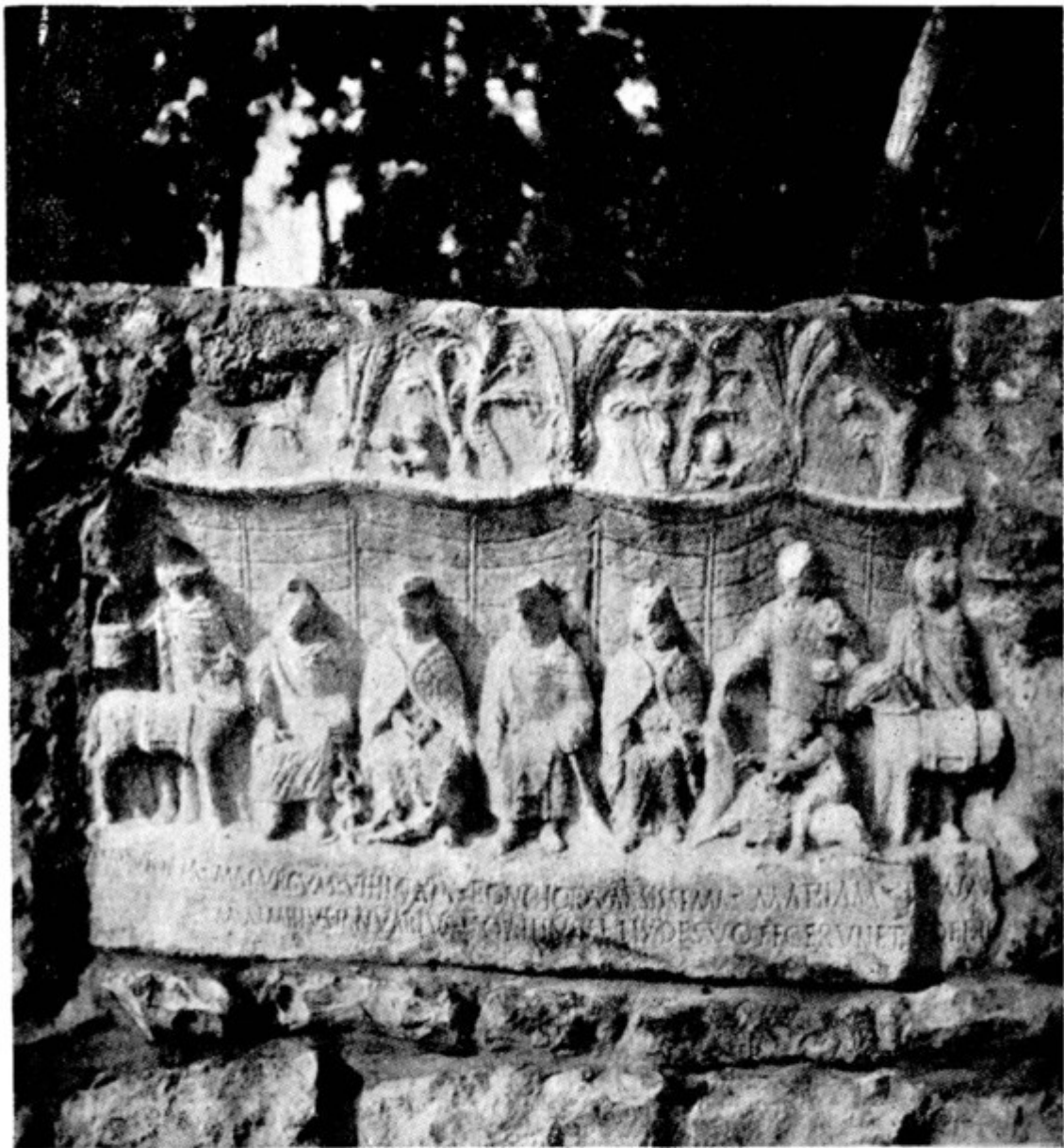


FIG. 1. — Bas-relief des environs de Béja.

courbe. Le dieu qui lui correspond à l'extrémité opposée, le dernier de la rangée, n'a pas de récipient cylindrique et son bras paraît tomber le long du corps.

Entre les deux cavaliers se succèdent cinq autres personnages, dont les quatre premiers sont assis, dont le cinquième est debout ; tous ceux dont les pieds sont visibles les ont, comme les deux cavaliers, solidement appuyés sur le sol.

Le premier des cinq, à gauche, peut-être coiffé d'un bonnet phrygien (?), porte une tunique qui lui tombe à mi-jambes ; un manteau, attaché en avant de son épaule droite, l'enveloppe largement et de ce manteau sortent l'avant-bras droit, dont la main, reposant sur les genoux, serre un volumen, et la main gauche, qui embrasse un des bouts d'un bâton dont l'autre touche le sol et autour duquel s'enroule un serpent.

Le personnage qui suit vers la droite est couvert, par-dessus sa tunique, d'une espèce de chape posée sur ses épaules, presque fermée sur le devant de la poitrine et faite de lignes d'écailles. Cette sorte de carapace, sans aucun doute de caractère rituel, dont un gros galon cerne les bords arrondis, dégage les mains qui tiennent à plein sur le giron un objet ressemblant en gros à un fer à cheval terminé par deux pointes, dont les branches, dirigées en avant et en bas, partent d'un petit disque visible entre les deux pouces et d'abord se rapprochent, puis divergent légèrement à leurs extrémités. Nous croyons qu'il convient de voir dans cet objet des ciseaux tels qu'en possédaient les Anciens, non pas composés de deux lames mobiles autour d'un pivot, mais faits d'une seule pièce et comprenant deux branches réunies par une partie incurvée¹. Un manteau, jeté en travers des jambes, enveloppe la partie inférieure du corps. Aux pieds de cette figure, un enfant, étendu à terre, se sou-

1. Cf. S. Reinach, dans E. Saglio et E. Pottier, *Dict. antiquités*, II, p. 1242. On a recueilli des ciseaux de ce genre dans les tombes puniques de Carthage (Ph. Berger, *Catal. du Musée Lavignerie*, I, p. 214 et pl. XXXI, 6) ; cependant les Carthaginois ont connu les ciseaux du modèle moderne ; une paire de ciseaux à branches mobiles autour d'un axe est représentée sur une stèle punique récemment découverte dans les fouilles du sanctuaire de Tanit à Carthage (communication de M^{me} Hours).

lève à demi, la jambe droite ployée, le bras droit dressé ; il a toutes les apparences d'être nu ; la main droite, le bras gauche, le thorax et la tête sont mutilés.

L'attitude générale du dieu qui trône au centre du bas-relief est à peu près la même que celle du personnage au bâton entouré d'un serpent. Lourdemment drapé dans sa tunique et son manteau, il paraît n'avoir rien tenu de la main droite ramenée sur son genou ; dans la gauche, il avait une espèce de gros bâton, plus mince à l'extrémité que son poing enserre contre son genou qu'à celle qui repose sur le sol à une certaine distance de son pied, serait-ce une massue ?

La figure qui occupe la gauche de ce dieu ressemble fort à celle qui le flanque à droite ; ses épaules sont également chargées d'une chape d'écailles ; ses mains libres de tout attribut sont placées sur ses genoux.

Enfin, avant d'arriver au cavalier de l'extrémité droite, un personnage qui, lui, est debout, semble présider à un sacrifice ; il est habillé d'une longue tunique à manches courtes et porte un manteau dont un pan est posé sur son épaule gauche et qui lui enveloppe le bras ; la main ramenée devant la poitrine tient par-dessous une petite cassolette ; le bras droit abaissé s'écarte du corps et s'avance au-dessus d'un autel en forme de cippe ou de colonne. A ses pieds, un bœuf, reconnaissable à sa corne recourbée et à sa toison, est allongé à terre, avec la patte gauche antérieure repliée ; un homme de petite taille, court vêtu, a enjambé le dos de l'animal dont il redresse fortement la tête en arrière de la main gauche, cependant qu'il lui enfonce de l'autre un grand coutelas dans la gorge. *

Telle est l'assemblée qui se présente dans une immobilité hiératique devant la tenture qui sert de fond à la scène. Au-dessus de cette tenture émergent les cimes des arbres d'un beau jardin, d'un paradis à la mode africaine : trois dattiers dressent leurs éventails de palmes assez ramassés

dont la base est ceinte d'une couronne de fruits ; entre eux, d'autres arbres, d'essences plus difficiles à définir : ceux des extrémités, d'ailleurs fort endommagés, ont fait penser M. Saumagne au silphium tel qu'il se présente sur les monnaies de la Cyrénaïque¹, sans qu'on puisse affirmer qu'il s'agisse de cette plante² ; les deux autres sont puissants, à double tronc, à feuillage rare et portent des grappes (?). Près de ces derniers, deux petits personnages vus à mi-corps, se dirigent symétriquement vers l'extérieur ; ils sont drapés et de leurs mains tendues ils agitent des objets arrondis qui doivent être des tambourins.



L'interprétation d'un pareil bas-relief n'est pas aisée et nous ne nous flattons pas de résoudre tous les problèmes qu'elle soulève. Nous avons certainement affaire à des dieux locaux aux noms légèrement romanisés, comme ceux dont M. J. Toutain a donné la liste au tome III de ses *Cultes païens dans l'Empire romain*³, qui jusqu'à présent sont tout à fait inconnus.

Le monument qu'il convient tout d'abord de rapprocher du nôtre est une dédicace, trouvée à Henchir Metkidès, à l'Ouest de Tébessa, d'après laquelle Q. T. Politicus a érigé à ses frais *simulacra deorum n(umero) V* et un *templum* en l'honneur des *Dii Magifae Augusti*, c'est-à-dire en l'honneur des dieux de la localité de *Magifa*, qui sont, d'après le texte, Masiden, Thililua, Suggan, Iesdan et Masicca, noms dont l'allure générale n'est pas sans rappeler celle des nôtres. Le tout, effigies et temple (sans doute une

1. Cf. E. S. G. Robinson, *Catal. of the Greek Coins of Cyrenaica*, 1927, p. CCLI-CCLIV.

2. Des feuilles opposées sortent obliquement par paires du noyau, mais elles se terminent par une masse volumineuse, non par les trois folioles caractéristiques.

3. P. 41 et suiv. ; cf. S. Gsell, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, VI, p. 135 et suiv.

simple chapelle), avait coûté la somme modeste de 8.000 sesterces¹.

Comme on voit, à Henchir Metkidès, il y avait cinq *simulacra* et l'inscription énumère cinq *dii* ; sur notre bas-relief la coïncidence entre le nombre des personnages représentés et celui des mots désignant les objets de la dédicace a bien des chances de n'être pas non plus fortuite et il vaut mieux, semble-t-il, — et c'est le parti que nous adoptons, — considérer chacun des sept noms de la première ligne comme s'appliquant à une des sept images, — sept, nombre symbolique, — disposées au-dessus du texte plutôt que de réserver les dénominations à certaines figures seulement dont les noms seraient accompagnés d'épithètes.

Mais en ce qui concerne ces noms mêmes, d'autres difficultés surgissent. Notre confrère, M. l'abbé Chabot, à qui j'ai demandé s'ils se présentaient sur les inscriptions libyques, a bien voulu me répondre qu'il n'oserait pas les dire libyques et se contenterait de les qualifier d'indigènes, car aucun d'eux ne se retrouve sur des inscriptions sûrement libyques ni parmi les phéniciennes de l'Afrique du Nord, pas plus d'ailleurs que ceux de l'inscription d'Henchir Metkidès². Je me suis tourné alors vers M. André Basset pour savoir si le berbère pourrait nous être de quelque secours et lui demander ce qu'il pensait des noms de la pierre de Béja : de prime abord, nul d'entre eux ne lui a donné l'impression d'être berbère et, à l'examen, il voit même des raisons sérieuses pour que pas un ne le soit : les noms masculins en berbère commencent par une voyelle, les noms féminins par un T³, ce qui n'est le cas d'aucun des nôtres ; la double consonne RG dans *Macurgum*, l'H de *Vihinam*⁴ sont

1. *C. I. L.*, VIII, 16749 ; S. Gsell, *Inscr. lat. de l'Algérie*, 2977.

2. Pour S. Gsell (*Inscr. lat. de l'Algérie*, 2977), les divinités de *Magifa* portent toutes des noms libyques.

3. Cf. S. Gsell, *Hist. de l'Afr.*, I, p. 317.

4. Le mot semble voisin d'Uthina, nom porté par une ville antique de la Proconsulaire (auj. Oudna en Tunisie).

déconcertants du point de vue berbère. Et mes deux interlocuteurs de noter, l'un comme l'autre ce que *Varsissima* a d'étrange pour un nom propre, avec sa forme de superlatif ; pourquoi aussi le mot ne se termine-t-il pas par *am* ; faut-il penser que l'M final est tombé accidentellement au voisinage de celui qui commence le mot suivant, *Matilam* ?

Cependant M. A. Basset m'a fait observer que nos noms sont apparentés à des noms « numides » qu'on rencontre chez Salluste, dont certains débutent aussi par un M (*Massinissa*, *Micipsa*, *Massiva*, *Massugrada*)¹, dont la plupart (10 sur 17) se terminent par un A (outre les quatre que nous venons de citer, *Jugurtha*, *Gala*, *Gulussa*, *Gauda*, *Juba*, *Nabdalsa*). Il semble bien que, sans être à proprement parler libyques ou berbères, tous ces noms, ceux de Béja, d'Henchr Metkidès et de Salluste, aient la même physionomie africaine.

L'étude des images que, plus heureux qu'à Henchr Metkidès², nous avons la bonne fortune d'avoir conservées, nous apporte, elle aussi, plus d'incertitudes que de clartés.

Macurta et *Iuna*, dieux cavaliers, sont assimilés aux Dioscures, ce qui n'a rien de surprenant quand on songe combien les Jumeaux sont des hôtes familiers du Panthéon africain. Sur les stèles de l'époque romaine, ils sont surtout les assesseurs « du dieu suprême libyphénicien, de Baal Hammon, mal déguisé sous le nom de Saturnus »³. Auprès de lui, comme ailleurs, ils personnifient les deux hémisphères célestes⁴ et signifient que son pouvoir s'étend aussi bien sur le monde d'en haut que sur celui d'en bas ; ils sont « l'expression figurative de l'omnipotence divine »⁵.

1. Comme à Henchr Metkidès (*Magifa*), *Masiden* et *Masidicca* ; — là cependant la désinence *an* de *Suggan*, Iesdan rappelle certaines formes berbères (cf. S. Gsell, *op. cit.*, I, p. 315).

2. Cf. S. Gsell, *Hist. de l'Afr.*, VI, p. 162.

3. S. Gsell, *Musée de Tébessa*, p. 16. — Le Baal phénicien a pris la place du grand dieu des Libyens, Ammon (S. Gsell, *Hist. de l'Afr.*, IV, p. 281 et suiv. ; VI, p. 144).

4. Fr. Cumont, *Symbolisme funéraire des Romains*, p. 71-72, p. 94.

5. F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, p. 306-309, p. 382.

Le plus souvent, ils sont à pied, debout près de leurs montures, dans une attitude divergente ou convergente ¹, tels sur notre monument, avec cette différence que toujours ils sont représentés devant leurs chevaux au lieu de l'être derrière eux ; plus rarement ils chevauchent d'un pas tranquille ², ou bien ils galopent, chlamydes au vent ³. Parfois, ils sont sans chevaux, mais reconnaissables à l'étoile qui les surmonte ou au pilos qui les coiffe, et qui suffisent, en leur absence, à les évoquer ⁴. Compagnons assez habituels de Saturne, ils encadrent aussi leur père Zeus trônant, les jambes drapées, son aigle à ses côtés ⁵ ; ils escortent Cybèle et Caelestis ⁶ ; il leur arrive enfin de s'affronter de part et d'autre d'un animal ou d'un objet qui a la valeur d'un symbole : lion ou muflon de lion ⁷, globe ⁸, canthare ⁹, palme dres-

1. A Sidi Bou-Rouis, près de Gaffour ; L. Poinssot, *Catal. du Musée Alaoui*, 1^{re} suppl., p. 62, n° 1074 ; pl. L, 2 ; — à Siliana : G. Picard, *Bull. archéol. du Comité*, 1945, mars, p. viii et x ; — à Zama Regia : Ch. Saumagne, *Rev. Tunisienne*, 1941, p. 254-255 ; p. 259, fig. a et h ; p. 260, fig. b ; — à Ellès, G. Picard, *Bull. archéol. du Comité*, 1943, mai, p. xviii.

2. A Henchir Altabia : S. Gsell, *Musée de Tébessa*, p. 18 ; pl. I, 6 ; cf. S. Gsell, *Inscr. lat. de l'Algérie*, 2926 ; voir aussi 2927.

3. A Henchir Gounifida : S. Gsell, *Musée de Tébessa*, p. 15 ; pl. I, 4.

4. Cf. Ch. Saumagne, *Rev. Tunisienne*, 1941, p. 262.

5. Notamment sur une stèle du British Museum, n° 520 : F. Chapouthier, *op. cit.*, p. 304, n. 4 ; et sur une des stèles dites de la Ghorfa, au Musée du Bardo (cf. L. Poinssot, *Bull. archéol. du Comité*, 1905, p. 395 à 405) ; R. du Coudray La Blanchère, *Douze stèles votives du Musée du Bardo*, p. 40 ; pl. V, 54 ; le même et P. Gauckler, *Catal. du Musée Alaoui*, pl. XIX, 748 ; A. Schober, *Jahresh. des österr. archäol. Instit. in Wien*, XXVI, 1930, p. 46, fig. 33 ; J. Toutain, *De Saturni dei in Africa romana cultu*, p. 46, fig. 1 ; F. Chapouthier, *op. cit.*, p. 304-305 avec fig. 60.

6. A. Graillot, *Le culte de Cybèle*, p. 531-532.

7. Lion qui pose les pattes de devant sur un globe : à Sétif, auj. au Louvre : *C. I. L.*, VIII, 8444 et p. 972 ; S. Gsell, *Texte explicatif des planches de Ad.-H.-Al. Delamare*, 1912, p. 82, pour pl. 82, 3 ; — muflon de lion : à Zarai : *C. I. L.*, VIII, 4512 ; à Sétif : *C. I. L.*, VIII, n° 8445 ; S. Gsell, *op. cit.*, p. 80, pour pl. 80, 1. Le lion, animal consacré à Saturne, symbolise le dieu (Arnobé, *Adv. nat.*, VI, 10 ; cf. J. Toutain, *op. cit.*, p. 44-45 ; S. Gsell, *Musée de Tébessa*, p. 15).

8. A Sétif, auj. au Louvre : *C. I. L.*, VIII, 8463 et p. 1920 ; S. Gsell, *Texte explicatif...*, p. 82-83, pour la pl. 82, 7. Le globe est le symbole du Kosmokrator.

9. A Sidi Bou-Rouis : L. Poinssot, *Catal. du Musée Alaoui*, 1^{re} suppl., p. 62, n° 1073 ; pl. XLIX, 4.

sée¹ ; ils assistent même à un sacrifice². La présence de nos « Dioscures », aux deux extrémités du bas-relief, éclaire le sens de la représentation : les cinq personnages placés entre eux sont de grands seigneurs des cieux dont ils proclament le caractère de puissances cosmiques.

Je dois noter le geste inaccoutumé du « Dioscure » de gauche qui élève d'une main un panier, un chaudron ou une situle ; je ne connais ni en Afrique ni ailleurs d'autre exemple d'une figuration semblable ; il y a là peut-être un détail emprunté à l'iconographie locale.

La personnalité des autres divinités demeure malheureusement bien embarrassante pour nous et nous ne réussissons guère à en percer le secret.

La première à gauche, après le Cavalier, avec son bâton auquel s'enroule un serpent, éveille l'idée d'un dieu guérisseur, d'un dieu de la santé, quelqu'un comme l'Eshmoun punique³ ou l'Esculape latin. Macurgus est parmi les cinq un des dieux que nous entrevoyons avec le moins d'imprécision.

Bonchor qui trône au milieu apparaît, par suite de sa position centrale, comme le chef du chœur, mais qu'est-il au fond et que tient-il de la main gauche ? Ce sont questions qui restent sans réponse sûre. Des personnages qui siègent à ses côtés, enveloppés de ces singulières chapes d'écailles, quel est le sexe ? Sont-ce des dieux à l'instar des autres ? Ne seraient-ce pas plutôt, ainsi que me l'a suggéré M. Saumagne, des déesses désignées en tant que telles par leur vêtement ? Hypothèse qui peut à priori passer pour plausible et que nous croyons être en mesure de confirmer bientôt.

1. A *Turris Rutunda* (Sidi-Khalifa, région du Krib) : Ch. Saumagne, *Bull. archéol. du Comité*, 1928-1929, p. 697-698 avec fig.

2. R. du Coudray La Blanchère, *Douze stèles votives...*, p. 40 et suiv. ; pl. VII ; le même et P. Gauckler, *Catal. du Musée Alaoui*, p. 63 et pl. XX, 753 ; J. Toutain, *op. cit.*, p. 47, fig. 2.

3. Cf. R. Dussaud, *Revue de l'hist. des religions*, 1920, I, p. 365-366.

Varsissima, si Varsissima il y a, rappelle à M. Saumagne la *Varsutina Maurorum*, mentionnée par Tertullien, *Ad nationes*, II, 8¹, et il rapproche son nom du Variccala d'une inscription latine de Tabarka², qu'il faille faire de ce dernier vocable, avec M. Toutain³, une épithète de Pluton ou le considérer, avec J. Schmidt⁴, comme la dénomination d'une divinité locale, qui serait l'équivalent de Cérès⁵. L'élément *Var*, commun à tous ces noms, ne doit assurément pas être sans signification, mais laquelle ?

De toutes ces divinités, celle qui est à la droite du dieu central, Vihina, se présente dans les conditions les plus singulières, avec l'attribut qu'elle a entre les mains et dans lequel nous sommes d'avis de voir des ciseaux, avec l'enfant étendu à ses pieds, qui se soulève de terre, une jambe ployée, un bras dressé. Si nous cherchons à quels personnages les ciseaux peuvent convenir, nous constatons que c'est surtout à ceux qui président aux opérations de l'enfantement. Au témoignage de Suidas, une statue d'Héra, à Argos, tenait des ciseaux à la main et Welcker a pensé, sans doute avec raison, à une Ἡρὰ Εἰλειθυία, représentée en ἐμφαλκτόμος, qui se serait dressée dans un des deux temples que Pausanias désigne comme étant, dans cette ville, des sanctuaires d'Eileithyia et dont l'un aurait été en réalité consacré au culte d'Héra Eileithyia⁶. A Rome, Juno Martialis, telle que la figurent des monnaies du milieu du III^e siècle ap. J.-C. portant son nom à l'exergue, tient, elle aussi, des ciseaux en mains : elle est assise, entourée de

1. S. Gsell estime (*Hist. de l'Afr.*, VI, p. 138, n. 1) que la *Varsutina Mauro* serait mieux qu'une divinité locale, car Tertullien la rapproche de l'*Atargatis Syrorum* et de la *Caelestis Afrorum*.

2. *C. I. L.*, VIII, 17330 : ... *Plut. Variccalae Aug.*

3. *Cultes païens dans l'Empire romain*, III, p. 44.

4. Au *C. I. L.*

5. Les deux hypothèses sont envisagées par S. Gsell, *Hist. anc. de l'Afr.*, VI, p. 139 et par Keune, dans Roscher, *Lexikon der Mythologie*, VI, col. 164.

6. Sur tout ceci, cf. H. Roscher, *Lexikon der Mythologie*, I, col. 2076, cf. 2133.

deux enfants debout. « Mère de Mars et aïeule des Romains... elle est invoquée... comme la mère par excellence, comme la divinité qui, par une succession d'heureuses naissances, dont les ciseaux sont l'emblème, assure l'existence de l'Empire¹. »

A la lumière de ces rapprochements, nous sommes sans doute fondés à regarder la divinité de notre bas-relief, avec l'enfant étendu à ses pieds, qui se soulève vers elle dans un grand geste peut-être d'invocation ou de gratitude, comme une déesse de la naissance, des accouchements. On comprend dès lors pourquoi on a mis devant elle un enfant qui ouvre les yeux à la vie et l'hypothèse que nous ayons affaire dans son cas comme dans celui de la figure qui, pareillement habillée d'une chape d'écailles, lui fait pendant, à une femme et non à un homme, se trouverait justifiée par cette identification. Ainsi, flanqués par les deux Cavaliers, se succéderaient trois dieux entre lesquels seraient assises deux déesses encadrant symétriquement la figure centrale.

A droite, Matila, qui précède le Cavalier, préside au sacrifice du bélier qui est égorgé à ses pieds ; c'est sans doute la raison pour laquelle il est debout au lieu d'être assis comme ses parèdres, dont il ne semble pas, étant donné la place qu'il occupe parmi eux, qu'il convienne de le distinguer².

Le bélier est une victime très souvent immolée au grand dieu de l'Afrique punique, Baal Hammon, ou à son successeur romain, Saturnus³, dispensateur de la prospérité

1. A. Hild, dans E. Saglio et E. Pottier, *Dict. antiquités*, III, p. 685-686.

2. Sur certaines des stèles dites de la Ghorfa, une déesse, en laquelle R. du Coudray La Blanchère voyait Tanit (p. 44), étend de même la main droite sur un autel (*Douze stèles votives...*, p. 35, pl. IV-V, 52-53 ; le même et P. Gauckler, *Catal. du Musée Alaoui*, pl. XIX, 746-747).

3. Cf. en particulier *C. I. L.*, VIII, 8246, 8247, 27763 ; stèle du sanctuaire de Saturne à Thala (L. Poinssot, *Catal. du Musée Alaoui*, 1^{re} suppl., p. 65, n° 1107 ; pl. LI, 2) ; S. Gsell, *Hist. de l'Afr.*, IV, p. 283, 415. Fréquence de la représentation du bélier sur les stèles puniques de Carthage (E. Vassel, *Rev. archeol.*, avril-juin 1921, p. 79 et suiv.).

agricole et garant de l'immortalité bienheureuse pour ses dévots¹ ; il est immolé notamment dans le *molchomor*, sacrifice mystique de substitution où l'animal prend la place d'un jeune enfant que ses parents avaient fait vœu d'offrir en holocauste et qui se trouve racheté par substitution, tout en assurant les mêmes effets bienfaisants aux auteurs de la promesse : *agnum pro vikario*, agneau à titre de remplaçant, disent des dédicaces de N'gaous, dans le Sud du département de Constantine, tandis que, sur ces stèles et sur d'autres du même endroit, l'inscription est gravée sous un bas-relief représentant un bœuf couché ou abattu pour le sacrifice, devant le buste du dieu, ou encore debout près de lui².

Faut-il supposer que le sacrifice de cet animal sur le monument de Béja, sans même viser le cas particulier du *molchomor*, le rachat par substitution du jeune enfant qui naît à la vie dans la partie gauche du bas-relief, s'adresse à un dieu ressemblant ou assimilé à Saturne³, par là même à Baal Hammon, et peut-être derrière le Baal punique, à l'Ammon libyen avec qui celui-ci fut identifié⁴ et avec qui le personnage aux pieds duquel le sacrifice est perpétré pourrait ne pas être sans quelques rapports ?

Cette interprétation paraît cependant pleine de difficultés. Si le personnage rappelait en quelque façon l'Ammon libyen, le maître de l'Afrique, le grand dieu indigène⁵, il devrait occuper dans le groupe que nous avons sous les yeux,

1. G. Picard, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1946, p. 444.

2. J. et P. Aiquier, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1931, p. 21-26 ; J.-B. Chabot, *ibid.*, p. 26-27 ; J. Carcopino, *Rev. de l'hist. des religions*, 1932, II, p. 592-599 = *Aspects mystiques de la Rome païenne*, p. 39-48 ; R. Dussaud, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr.*, 1946, p. 371-387.

3. Au voisinage de l'endroit où a été découvert le bas-relief, on a recueilli une dédicace latine à Saturne (Ch. Saumagne, *Bull. archéol. du Comité*, 1946, avril, p. VII).

4. S. Gsell, *Hist. de l'Afr.*, IV, p. 281-286 ; E. Vassel, *loc. cit.*, p. 105 ; H. Basset, *Quelques notes sur l'Ammon libyque* (extrait des *Mélanges René Basset*), p. 1.

5. S. Gsell, *op. cit.*, VI, p. 144, 146.

comme Saturne ailleurs¹, une position plus centrale, un rang plus honorifique. D'autre part, nous connaissons les traits caractéristiques d'Ammon, à l'origine dieu bélier², qui, lorsqu'on le figure avec un corps humain, garde aux tempes, dans l'art gréco-romain, les cornes enroulées de cet animal³, que reçoit aussi parfois, à son exemple, Baal Hammon⁴, assis sur un trône entre deux béliers⁵. Ici, nous n'avons aucun attribut de ce genre, pas plus qu'il n'y a de souvenir de l'attitude que revêt sur certaines stèles romaines le Baal latinisé sous le nom de Saturne, tenant la faucille ou le couteau recourbé, assis, le torse nu, la main gauche ramenée vers la tête dans un geste d'audition bienveillante du fidèle qui l'implore, tandis que, sur le monument de Béja, il est debout et vêtu, dans la pose d'un dédicant, sans rien qui vienne confirmer les rapports que la présence du bélier pourrait suggérer avec Saturne, Baal Hammon ou Ammon ; c'est pourquoi tout en rappelant l'importance du bélier dans les cultes de ces divinités, nous hésitons devant un rapprochement même plus ou moins lointain, et la personnalité de notre dieu demeure à nos yeux tout à fait mystérieuse.

Ainsi des cinq personnages qui s'alignent entre les Cavaliers, deux seulement sortent un peu de l'ombre : un dieu de la santé, préposé aux guérisons ; une déesse des naissances, mère secourable. Ce sont bien là des divinités d'une religion populaire, qui répondent à des préoccupations fondamentales des humains et qui sont honorées partout sous des formes et des noms divers. Aussi n'est-il pas surprenant que les campagnards africains leur aient rendu un culte

1. Stèle de *Mididi* (L. Poinssot, *Catal. du Musée Alaoui*, 1^{er} suppl., p. 64, n° 1098 ; pl. LI, 1) ; il faut voir au milieu Saturne et non Jupiter (P. Gauckler, *Bull. des Antiquaires de France*, 1898, p. 282).

2. H. Basset, *loc. cit.*, p. 1, 12, 20.

3. S. Gsell, *Hist. de l'Afr.*, IV, p. 282-283 ; VI, p. 142-143.

4. S. Gsell, *op. cit.*, IV, p. 287 ; E. Vassel, *loc. cit.*, p. 103.

5. Le Saturne africain est, lui aussi, représenté assis entre deux béliers (S. Gsell, *Musée de Tébessa*, p. 16 ; pl. I, 2).

fervent, dont le bas-relief de Béja est un éloquent témoignage.

*
**

L'auteur de notre relief paraît avoir eu une pratique assez habile de son métier. Il n'était pas facile de présenter ainsi sept personnages avec le symbolisme qui s'attachait à chacun d'eux et à leur ensemble. L'artiste a su vaincre les obstacles et la composition de la scène, sous la forme où il l'a réalisée, était bien conçue. Il a mis à profit les ressources que lui offraient la sculpture et la peinture de l'époque hellénistique, la première notamment avec ses bas-reliefs « pittoresques » tels que ceux où se déroule la prétendue visite de Dionysos chez Ikarios¹, dans lesquels notre confrère M. Ch. Picard a montré qu'il fallait voir une épiphanie inspiratrice et joyeuse de Dionysos, reçu chez le poète dramatique². Des œuvres de ce genre pouvaient suggérer l'idée de la draperie, suspendue en festons à peine accusés derrière les personnages, et du jardin aux beaux arbres, dont le sommet émerge à l'arrière-plan ; un palmier se dresse dans le lointain sur l'exemplaire de la Réception conservé au British Museum³. La tenture joue du reste son rôle : elle apparaît comme un signe de fête et d'honneur rendu⁴ ; en outre, elle isole les personnages du monde profane ; elle fait comprendre que nous sommes devant une vision de l'au-delà, une vision qui n'est pas du monde mortel⁵. De même, sur la base de Sorrente, dans la scène qui représente la dédicace du nouveau temple de Vesta sur le Palatin, la draperie accrochée au portique de l'arrière-plan remplit un

1. Sur cette série, cf. A. Merlin et L. Poinssot, *Cratères et candélabres... de Mahdia*, p. 78, n. 5.

2. *Amer. Journ. of Archaeology*, XXXVIII, 1934, p. 137 à 152.

3. *Ibid.*, p. 140, fig. 2 ; G. Contenau et V. Chapot, *L'art antique*, p. 294, fig. 242.

4. Cf. Ch. Picard, *Ibid.*, p. 140, n. 1.

5. Cf. W. Deonna, *Rev. de l'hist. des religions*, 1916, II, p. 218-219 ; J. Colin, *Rev. archéol.*, 1946, I, p. 28, n. 5.

double office : décoratif, en rehaussant la pompe de la cérémonie ; esthétique, en fournissant le fond dont l'artiste a senti le besoin pour accompagner ses figures ¹.

Dans un cadre à la fois solennel et pittoresque de draperie et de paradis, qui donne une impression de splendeur et de félicité, où retentit le vacarme d'une musique exaltante, notre sculpteur a installé son assemblée divine, rangée comme sur une scène de théâtre ², en prêtant à ses personnages des attitudes en harmonie avec la majesté sereine et impassible qui convient à des immortels élevés au-dessus de l'humanité, selon des types et avec des attributs consacrés par une tradition sans doute déjà longue, mais dont malheureusement nous ignorons à peu près tout.

N'ayant pu juger de l'original que sur une photographie d'un format très réduit, je ne me risquerais pas volontiers à proposer une date pour un monument aussi singulier ; son exécution paraît assez satisfaisante et il ne serait peut-être pas trop téméraire de le faire remonter relativement assez haut sous l'Empire, vers la fin du II^e siècle, mais il vaut mieux se réserver jusqu'à meilleure information.

*
..

M. Ch. Saumagne a recueilli de M. Clément, contrôleur civil de Béja, l'inventeur du bas-relief, des renseignements qu'il n'est pas sans intérêt de mettre en parallèle avec la représentation du bas-relief.

Faisant un rapprochement entre nos sept dieux et la fréquence des lieux dits où intervient, dans la région de Béja, le chiffre sept, M. Saumagne a demandé à M. Clément quel nom portait l'endroit de la découverte. En réponse, son

1. G. E. Rizzo, *Bull. comun. di Roma*, LX, 1932, p. 25-26, pl. I-II, cf. p. 20, fig. 3. — Pour la date, cf. A. Piganiol, *Clio, Hist. de Rome*, p. 239.

2. L'influence du décor théâtral, en particulier sur la prétendue « Visite chez Ikarios », a été fortement marquée par M. Ch. Picard (*Ibid.*, p. 139 et suiv.).

correspondant lui a signalé qu'il avait trouvé à proximité du point où a été ramassée la pierre un emplacement appelé *Sebaa Regoud*, « les Sept Dormants », et à côté, des grottes où il y aurait des inscriptions. M. Clément ajoute qu'à Béja il existe un marabout dénommé *Redjal Es-Sebaa*, « les Sept Personnages » et qu'une entrée de la ville porte le nom de *Bab Es-Sebaa*, « la Porte des Sept » ; d'autre part, à Rouguibah, à la limite du contrôle civil de Béja et du caïdat de Mateur, à proximité du Douar Rouaha, au-dessous de la côte 185, un cimetière est appelé *Sebaa Regoud*. La confrontation de ces données avec la figuration des sept personnages de notre monument n'est peut-être pas sans portée. Sans doute le thème des Sept Dormants, probablement en raison de sa valeur eschatologique ¹, a connu dès l'origine et connaît encore une fortune très générale et très grande dans l'Islam. Mais la popularité, dans la région de Béja, des Sept Dormants, des Sept Personnages, des Sept, n'aurait-elle pas été favorisée par un souvenir plus ou moins obscur des sept dieux locaux qui y étaient honorés durant l'antiquité et dont notre bas-relief nous a conservé les noms et les images ?

Quoi qu'il en soit de cette survivance, il n'est pas douteux que notre monument ait appartenu à un de ces petits sanctuaires rustiques où des divinités indigènes, parfois mêlées ou assimilées tant bien que mal à des dieux puniques ou gréco-romains, recevaient les hommages d'humbles fidèles à demi romanisés, qui leur demeuraient attachés, jusque sous l'Empire, en dépit de tous les changements, malgré les décades et les siècles.

1. L. Massignon, *Recherche sur la valeur eschatologique de la légende des VII Dormants chez les Musulmans* (Actes du XX^e Congrès intern. des Orientalistes, Bruxelles, 1938, paru en 1940), p. 302-303.

